

João Bernardo

« Ils ne savaient pas encore qu'ils étaient fascistes » (IV)

4) De l'apologie de l'élite à une théorie des héros

* *Dans la vision d'une classe ouvrière privée de structure interne, l'incitation à l'héroïsme national pouvait être aussi satisfaisante pour les syndicalistes révolutionnaires que la mobilisation du dynamisme ouvrier.*

1

Une conception naïve, ou plutôt archaïque, de la violence présidait aux réflexions de Sorel. Comme l'a noté un historien, c'est dans le marché que Sorel localisait la violence exercée par les classes, dans les mécanismes de la concurrence ; pour cette raison ses propositions économiques ne cessèrent jamais d'être strictement libérales. En effet, il défendait la concurrence pure et la propriété privée et rejetait les nationalisations ou tout autre type d'intervention de l'Etat qui atténuerait les effets de la concurrence et les conflits qui lui sont inhérents¹. De même, Berth attribuait une racine manchestérienne aux théories de Marx² ; il assimilait la concurrence entre les industries à un «*champ de bataille*³» et considérait que l'étatisme et même la négociation collective, reconnue par la loi, étaient les symptômes d'une décadence de la bourgeoisie et d'une abdication des travailleurs⁴. Arturo Labriola, l'un des principaux dirigeants et penseurs du syndicalisme révolutionnaire italien, critiqua le marxisme en partant de ces mêmes postulats. Selon lui, le socialisme ne pouvait résulter que d'un développement et d'une extension des principes économiques du capitalisme, de sorte que tout ce qui entravait le libre jeu des forces dans l'économie nuisait gravement au processus révolutionnaire⁵. Sorel voyait dans l'orientation réformiste du socialisme officiel et dans la politique de concessions du patronat une tactique pour atténuer la gravité des affrontements sociaux. Pour lui, un tel procédé révélait la dégénérescence de la bourgeoisie, qui avait perdu son sens de la lutte ; en repoussant le prolétariat loin de la violence, elle l'entraînait dans une égale dégradation, elle mettait en péril la civilisation elle-même et la condamnait à un avenir marqué par le déclin⁶.

Lorsqu'on lit *Les Illusions du progrès*, on découvre que, pour Sorel, la tendance à la médiocrité est inhérente à l'histoire. «*La grande erreur de Marx a consisté à ne pas s'être rendu compte de l'énorme pouvoir de la médiocrité*

¹ Z. Sternhell et al. (1994), pp. 22-23, 43-46, 82-83, 101, 128-129. Cependant, G. Sorel (1947, pp. 211-212) attira l'attention sur «*ces paradoxes apparents : que la législation sociale, fabriquée dans le but de calmer l'ardeur des socialistes, a très souvent pour résultat de favoriser le socialisme ; que les concessions faites par les patrons à la suite des grèves sont généralement un des facteurs de progrès du syndicalisme révolutionnaire ; qu'en un mot, la paix sociale alimente presque toujours la lutte de classe.*» [Toutes les citations françaises ont été retraduites du portugais et ne sont donc **pas conformes à la version originale**, sauf celles suivies de la mention **V.O., NdT.**]

² Cf. son livre de 1908 *Les Nouveaux Aspects du Socialisme* dans E. Berth (1923), p. 71.

³ Édouard Berth (1923) assimilait à la fois la concurrence et la lutte entre les classes à la guerre ; pour cela il invoqua les réflexions de Proudhon, comme on peut le voir aux pages 94 et suivantes.

⁴ E. Berth (1923), p. 60.

⁵ Z. Sternhell et al. (1994), pp. 101-103.

⁶ «*Après tout, l'histoire, pour Sorel, n'était pas tant la chronique d'une lutte des classes qu'une lutte incessante contre la décadence*», Z. Sternhell et al. (1994), p. 38.

*dans l'histoire*⁷.» Identifiée à la démocratie⁸, la médiocrité ne pouvait être combattue que par des actions vigoureuses.

L'apologie de l'élite conduit nécessairement à une théorie des héros. Après avoir assimilé la notion de grandeur à celle de génie et la notion de décadence à celle de médiocrité, Sorel considère que *«l'économie tend à confondre toutes les œuvres individuelles en une masse»* et que, *«par conséquent, ce n'est pas dans l'économie qu'il faut chercher l'application directe des notions de grandeur et de décadence»*. C'est dans l'art, la religion et la philosophie, classés comme *«activités de l'esprit libre»*, que Sorel trouva le terrain approprié pour les notions de grandeur et de décadence⁹. La société bourgeoise étant une société de masses, il revenait au syndicalisme révolutionnaire de restaurer la suprématie des individus. Les nombreux anarchistes qui adhérèrent au syndicalisme révolutionnaire furent attirés par l'idée de grandeur, prétendit Sorel¹⁰. *«Au mois de mai 1899, rappela-t-il, j'ai publié dans la Rivista Italiana di Sociologia un article sur le marxisme et la science sociale ; je l'ai terminé en émettant le vœu que le socialisme se convertisse en une philosophie des mœurs ; cette transformation aurait donné de la grandeur à un mouvement qui en était presque aussi dépourvu que la démocratie elle-même»*¹¹ grâce à l'intervention de l'Italie dans la guerre.

Un historien fasciste réputé, qui était aussi l'historien du fascisme, a observé que le syndicalisme révolutionnaire *«a confiance dans le prolétariat, mais considère qu'il faut absolument revigorer la bourgeoisie»*¹². Cette apologie de la violence dans les relations entre les classes et la critique de l'esprit conciliateur et libéral chez la bourgeoisie se retrouvaient aussi dans l'œuvre de Vilfredo Pareto, avec lequel Sorel entretenait une correspondance régulière¹³, mais elles n'étaient pas non plus absentes dans le mouvement socialiste. Dans le plus important des livres de Benoît Malon, publié un an avant sa mort, on pouvait déjà trouver certains des thèmes qui allaient rendre célèbres les *Réflexions sur la violence*. La thèse selon laquelle le cours de l'histoire est déterminé par des facteurs économiques, mais aussi par des forces morales, qui doivent soutenir le prolétariat dans sa lutte, acquit un caractère opératoire dans la théorie sorélienne du mythe¹⁴. Et la vision morale des conflits

⁷ G. Sorel (1947), p. 332.

⁸ *«Ce que nous avons appelé, dans cette étude, par le terme péjoratif de médiocrité, écrit Sorel (1947, p. 333), est ce que les auteurs d'ouvrages politiques appellent la démocratie.»*

⁹ G. Sorel (1947), pp. 317-318. *«Ce qui préoccupait Sorel, écrivent Z. Sternhell et al. (1994, pp. 90-91), était le destin de la civilisation, pas celui du prolétariat ou de la nation. [...] L'anticapitalisme de Sorel se limitait strictement aux aspects politiques, intellectuels et moraux du système bourgeois et libéral ; il ne tenta jamais de remettre en cause les fondements, les principes et les mécanismes concurrentiels de l'économie capitaliste.»* Voir aussi G. Guy-Grand (1911), p. 51.

¹⁰ G. Sorel (1947), p. 335.

¹¹ G. Sorel (1947), p. 335.

¹² G. Volpe (1941), p. 11.

¹³ T. B. Bottomore (1967), p. 60 ; A. Lyttelton (1982), p. 30 ; Ch. S. Maier (1988), pp. 39-40.

¹⁴ *Note du traducteur*: selon Sorel, *«les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux, se représentent leur action prochaine sous forme d'images de batailles assurant le triomphe de leur cause. Je proposais de nommer mythes ces constructions dont la connaissance offre tant d'importance pour l'historien : la grève générale des syndicalistes et la révolution catastrophique de Marx sont des mythes. J'ai donné comme exemples remarquables de mythes ceux qui furent construits par le christianisme primitif, par la Réforme, par la Révolution, par les mazziniens ; je voulais montrer qu'il ne faut pas chercher à analyser de tels systèmes d'images, comme on décompose une chose en ses éléments, qu'il faut les prendre en bloc comme des forces historiques, et qu'il faut surtout se garder de comparer les faits accomplis avec les représentations qui avaient été acceptées avant l'action»* ; *«Les mythes révolutionnaires actuels sont presque purs ; ils permettent de comprendre l'activité, les sentiments et les idées des masses populaires se préparant à entrer dans une lutte décisive ; ce ne sont pas des descriptions de choses, mais des expressions de volontés»*. *«Il faut juger les mythes comme des moyens d'agir sur*

sociaux, qui avait conduit Malon à situer le socialisme dans le contexte de la civilisation plus que dans celui de la lutte des classes, justifiait de même l'obsession de Sorel pour les risques de décadence de la civilisation¹⁵.

Préfigurant le pessimisme culturel qui allait se répandre dans les milieux conservateurs durant l'entre-deux-guerres, cette thèse acquit une large audience. Lucien Rebatet, qui ne savait pas encore épeler les mots lorsque parut la première édition des *Réflexions sur la violence*, se scandalisa qu'en France, en 1939, les rapports «entre les hommes de troupe et les gradés de toutes espèces» copiaient les rapports entre le prolétariat et la bourgeoisie, «non plus à la mode autoritaire et violemment triomphante, mais à la mode du capitalisme démocratique, ouvriers avilis, patrons lâches [...]»¹⁶. En définitive, bien qu'il ait été un lecteur attentif de Marx et qu'il l'ait compris dans une large mesure mieux que les marxistes orthodoxes de son époque¹⁷, Sorel ignorait les mécanismes de la plus-value relative, qui engendrent la conciliation entre les classes, alors que le recours exclusif à la violence par les patrons ne sert que de cadre à la plus-value absolue et est donc incapable de stimuler le progrès économique. Sorel ne concevait pas les travailleurs comme une classe dotée d'une organisation interne et il n'a pas analysé leur structure sociale ; c'est pourquoi il ne comprit pas que la pratique capitaliste de la récupération des luttes favorisait considérablement la productivité. A quoi se réduit alors l'autonomie d'une classe dont l'organisation interne n'est pas conçue comme autonome ?

Puisqu'elle avait été dépouillée de son fondement social pratique, la grève générale ne pouvait résulter que de l'action d'une avant-garde. La révolution fut remplacée par l'action – n'importe quelle action. Et la politique, au lieu d'être une stratégie visant à aiguïser les contradictions, fut réduite à l'impulsion volontaire d'un petit nombre de personnes éclairées. Considérer la classe ouvrière comme dépourvue d'organisation propre, c'était la transformer en une masse et créer les conditions idéologiques nécessaires à la promotion d'une élite. Sorel résuma la trame du drame social aux manœuvres des politiciens professionnels et aux actions des militants syndicalistes révolutionnaires. La lecture des *Réflexions sur la violence* montre que, pour Sorel, la seule organisation possible de la classe ouvrière lui était extérieure et résidait dans les syndicats¹⁸.

Cependant, dans la première édition de son ouvrage, Sorel semble avoir conservé une certaine lucidité et critiqué l'élitisme qui se manifestait au sein même du mouvement révolutionnaire. «[...] *le grand danger qui*

le présent ; toute discussion sur la manière de les appliquer matériellement sur le cours de l'histoire est dépourvue de sens. C'est l'ensemble du mythe qui importe seul. » (*Réflexions sur la violence*, édition de 1908). [NdT.]

¹⁵ Les thèses défendues par Benoît Malon dans *Le Socialisme intégral*, ouvrage publié en 1892, sont résumées par D. Ligou (1962), pp. 95-96. Pour sa part, Z. Sternhell (1978, p. 46) situe Malon parmi ceux qui ont contribué à la diffusion d'«un courant nationaliste qui se veut social ou, mutatis mutandis, d'un socialisme qui se veut nationaliste». Sur la notion de décadence de la civilisation qui inquiétait Sorel et ses disciples, voir Z. Sternhell (1978), pp. 394-395.

¹⁶ L. Rebatet (1942), p. 284. [V.O., NdT.]

¹⁷ Citant Maximilien Rubel, Z. Sternhell et al. (1994), p. 49 affirment que Sorel ne possédait pas une connaissance détaillée et érudite des écrits de Marx. Ce n'est cependant pas cela qui est en cause, mais la perspective générale dans laquelle il a conçu et présenté les thèses marxistes. Zeev Sternhell, qui a souligné la responsabilité de Georges Sorel et du syndicalisme révolutionnaire dans l'avènement du fascisme, s'est montré moins avisé en situant Sorel dans une position idéologique pratiquement extérieure au cadre du marxisme. Si Sternhell n'avait pas restreint l'œuvre de Marx à la tradition rationaliste et à celle des Lumières et s'il avait pris en compte le lourd héritage du romantisme allemand, il n'aurait plus eu besoin de sortir des limites du marxisme pour expliquer la rupture politique de Sorel et son évolution ultérieure. La vision proposée par K. Mannheim (1986) me semble plus équilibrée, puisqu'il détecte l'originalité de Marx dans l'articulation de la rationalité jacobine avec la critique romantique et irrationaliste de la société bourgeoise. Et c'est précisément à ce carrefour idéologique que l'évolution personnifiée par Sorel devient plus claire. L'intérêt tragique de son œuvre vient du fait qu'elle illustre une série de changements traités non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur du marxisme.

¹⁸ G. Sorel (1936), p. 349 et suivantes.

menace le syndicalisme serait toute tentative d'imiter la démocratie; il vaut mieux pour lui savoir se contenter, pendant un temps, d'organisations faibles et chaotiques que de tomber sous la domination de syndicats qui copieraient des formes politiques de la bourgeoisie¹⁹». D'ailleurs, cet aspect tumultueux était présenté comme le secret de la victoire. «[...] la grève générale [...] est la manifestation la plus éclatante de la force individualiste dans les masses soulevées²⁰». Dans un autre passage, son idée était mieux expliquée : «[...] les groupes d'ouvriers qui sont passionnés pour la grève générale [...] se représentent [...] la révolution comme un immense soulèvement qu'on peut encore qualifier d'individualiste : chacun marchant avec le plus d'ardeur possible, opérant pour son compte, ne se préoccupant guère de subordonner sa conduite à un grand plan d'ensemble savamment combiné. Ce caractère de la grève générale prolétarienne [...] n'est pas sans effrayer des politiciens avides qui comprennent parfaitement qu'une révolution menée de cette manière supprimerait toute chance pour eux de s'emparer du gouvernement²¹». Et encore, dans un style plus concis : «Cet individualisme passionné manquerait totalement à des classes ouvrières qui auraient reçu leur éducation de politiciens; elles ne seraient plus aptes qu'à changer de maîtres²²».

Dans une édition ultérieure, Sorel introduisit un chapitre supplémentaire et c'est seulement là qu'il attribua un rôle décisif aux propagandistes et aux organisateurs de la grève générale. «*Le catholicisme a toujours réservé les fonctions de lutte à des corps peu nombreux, dont les membres avaient été sévèrement sélectionnés, grâce à des épreuves destinées à vérifier leur vocation [...]. C'est avec des troupes d'élite, parfaitement entraînées grâce à la vie monastique, [...] que le catholicisme a pu, jusqu'ici, triompher de ses ennemis. [...] Il serait extrêmement dangereux pour le prolétariat, de ne point pratiquer une division de fonctions qui a si bien réussi au catholicisme durant sa longue histoire; il ne serait plus qu'une masse inerte, destinée à tomber, comme la démocratie, sous la direction de politiciens qui vivent de la subordination de leurs électeurs; les syndicats doivent moins chercher le très grand nombre des adhérents que le groupement des éléments forts; les grèves révolutionnaires sont excellentes pour opérer une sélection, en éloignant les pacifiques qui ruineraient des troupes d'élite²³».* Et un peu plus loin : «*Un grand nombre d'organisations sont mêlées, d'une manière plus ou moins étroite, à la vie économique-juridique de l'ensemble de la société, en sorte que ce qu'il faut d'unité dans une société se produit automatiquement; d'autres, moins nombreuses et bien sélectionnées, mènent la lutte de classe; ce sont celles-ci qui entraînent la pensée prolétarienne, en créant l'unité idéologique dont le prolétariat a besoin pour accomplir son œuvre révolutionnaire [...]²⁴».*

Les nouvelles idées et la nouvelle morale, que Sorel avait commencé par présenter dans le cadre d'une pédagogie de la lutte autonome, finirent par être exposées comme l'accomplissement et le travail d'élites sélectionnées. Cela put se produire parce que, déjà dans la première édition de *Réflexions sur la violence*, Sorel avait conçu la classe ouvrière comme une masse dotée d'une énorme énergie potentielle mais dépourvue de la capacité de canaliser la violence dans une stratégie propre²⁵. Le prolétariat, que les syndicalistes révolutionnaires exaltaient comme le grand objet de l'histoire, était finalement incapable de s'assumer comme sujet historique. Ce n'était pas le paradigme économique incarné par les organisations de résistance des travailleurs qui allait déchirer le voile de l'avenir, mais seulement le dynamisme dont les travailleurs oseraient faire preuve dans les confrontations sociales. «*L'économie tend à confondre toutes les actions individuelles en une seule masse*», écrivait Sorel, que je citais plus haut, et il ajoutait : «*ce n'est pas dans l'économie qu'il faut chercher l'application*

¹⁹ G. Sorel (1936), p. 268. [V.O., *NdT*.]

²⁰ G. Sorel (1936), p. 376. [V.O., *NdT*.]

²¹ G. Sorel (1936), p. 375. [V.O., *NdT*.]

²² G. Sorel (1936), p. 379. [V.O., *NdT*.]

²³ G. Sorel (1936), pp. 428-430. [V.O., *NdT*.]

²⁴ G. Sorel (1936), p. 432. [V.O., *NdT*.]

²⁵ Z. Sternhell et al. (1994, p. 108) font référence à «*la théorie élitiste, qui considérait les masses comme une source d'énergie mais leur refusait la capacité de déterminer le cours de l'évolution sociale [...]*».

*directe des notions de grandeur et de décadence*²⁶». Ou encore, dans une formulation plus lapidaire : «*On peut dire que, en général, l'esprit révolutionnaire gagne du terrain chaque fois que s'affaiblit le sentiment de nécessité économique*²⁷.»

Cependant, lorsqu'on renonce à toute perspective économique, le prolétariat n'est plus défini par la place qu'il occupe dans le processus de production de la plus-value ; relégué à un niveau strictement politique, il est alors considéré comme un simple facteur de violence, remplaçable par n'importe quel autre facteur auquel on attribue une force similaire. Ainsi, l'incitation à l'héroïsme national pouvait être aussi satisfaisante pour les syndicalistes révolutionnaires que la mobilisation du dynamisme ouvrier. Il importe peu que la formulation explicite de l'élitisme syndicaliste par Sorel ait été tardive, parce que cet élitisme était déjà contenu dans sa vision d'une classe ouvrière privée de structure interne. Ensuite, la pression des circonstances obligea les présupposés idéologiques à assumer une forme visible et les révéla dans leurs conséquences pratiques.

2

Dans le syndicalisme révolutionnaire, diverses idées et thèses contradictoires se croisaient et s'affrontaient, chacune ayant son poids spécifique, selon les cas. Mais les directions prises par l'histoire montrent que le discours commença à se restructurer autour de conceptions élitistes, en acquérant ainsi un caractère différent. Il n'y a pas eu, et il n'y a jamais, d'évolution en bloc, mais des transformations internes ; celles-ci ont pu avoir lieu parce que, dans le cadre de pensée antérieur, il existait déjà un point d'articulation autour duquel le nouveau cadre idéologique se développa, jusqu'à ce que finalement le syndicalisme révolutionnaire se révéla être l'un des facteurs décisifs de l'émergence du fascisme. Nous pouvons aujourd'hui franchir cette distance sans effort, car l'histoire s'est chargée de la parcourir. Il nous est aisé de déceler une continuité lorsque, après tout ce qui s'est passé, nous constatons qu'une certaine évolution a eu lieu. Mais avant ?

Pouvait-on savoir, en 1906, que les aspirations d'un fascisme naissant étaient la conclusion nécessaire et unique de pages aussi brillantes sur l'autonomie des travailleurs ? Telle est la tragique asymétrie de l'histoire. Tout ce que nous voyons *a posteriori* est donc, pour cette raison même, une explication suffisante. Mais cela ne nous indique pas comment examiner *l'a priori*. En effet, la question fondamentale n'est pas d'expliquer le secret de l'évolution de Sorel et, avec lui, d'un nombre si considérable de syndicalistes révolutionnaires. La tâche décisive serait de percer le mystère de l'évolution, jusqu'à ce jour, des expériences les plus récentes d'autonomie de la classe ouvrière.

Niant l'originalité idéologique du fascisme, un historien soviétique y a décelé un collage confus des idées de Georges Sorel avec celles de Joseph de Maistre²⁸. Sans doute le fascisme n'était-il pas cohérent en tant que système idéologique, ou n'avait-il pas d'autre cohérence que celle que lui procurait son esthétique. Mais la fusion de conceptions jusqu'alors antagonistes représenta une création originale. Dans *Les Illusions du progrès*, Sorel lui-même trouva un cadre d'entente entre son syndicalisme et la pensée traditionaliste radicalement opposée à la philosophie rationaliste des Lumières, sans avoir à attendre que d'autres le fassent. L'environnement était propice. Dans deux ouvrages, de 1923 et 1929, un autre historien soviétique détecta l'apparition du fascisme dans les romans français de tendance sociale publiés durant la première décennie du XX^e siècle. Ces ouvrages combinaient la nostalgie du césarisme et le souci d'imposer l'ordre à la classe ouvrière avec des attaques contre la faiblesse présumée du gouvernement et l'apologie (dans un style nietzschéen) des personnalités fortes²⁹.

²⁶ G. Sorel (1947), p. 318.

²⁷ G. Sorel (1947), p. 211.

²⁸ D. Megherovsky mentionné par B. R. Lopukhov (1965), p. 249.

²⁹ G. Sandomirski cité par B. R. Lopukhov (1965), pp. 239-241 et pp. 251-252. Si une généalogie idéologique aussi variée incite Guermann Sandomirski à considérer, à juste titre, que des intérêts économiques et politiques distincts convergeaient dans le fascisme, il en conclut que le fascisme, sans posséder d'idéologie

Comme de l'autre côté des Alpes, en France, les positions de certains syndicalistes révolutionnaires purent évoluer parce que, au même moment, et dans le même sens, celles des ailes radicales de la droite évoluaient également. Transcendant les frontières de classe et les limites conventionnelles des partis, une transformation majeure de la culture politique était en train de se produire.

Après une tentative infructueuse de réunir dans une même revue les syndicalistes révolutionnaires et les nationalistes de l'Action française, Sorel réitéra l'expérience et publia, apparemment sans grand succès³⁰, *L'Indépendance*, entre mars 1911 et juillet 1913³¹. Entre-temps, avec le soutien prudent et quelque peu distant de Charles Maurras et sous la tutelle de Sorel, le Cercle Proudhon fut fondé à la fin de 1911 ; ce groupe servit pendant quelque temps de lieu de rencontre et de débat pour les syndicalistes antilibéraux et les nationalistes préoccupés par la question sociale. Au moment même où Sorel perdait ses illusions sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire en France et où Maurras craignait le mécontentement que les tentatives de démagogie ouvrière menées par Léon Daudet et quelques autres membres de l'Action française provoquaient parmi les partisans les plus conservateurs de l'organisation³², le Cercle Proudhon représenta une tentative de créer un terrain d'entente où les deux parties pouvaient collaborer sans trop se compromettre³³.

Il est suggestif que l'on ait invoqué alors la mémoire de Proudhon, l'une des figures les plus ambiguës du mouvement ouvrier, qui inspira à la fois un esprit libertaire et des valeurs réactionnaires. D'ailleurs, depuis sa fondation, l'Action française considérait Proudhon comme l'un de ses maîtres³⁴ ; de son côté, en 1908, Berth attribua au syndicalisme révolutionnaire la double filiation de Marx et de Proudhon³⁵. Trois décennies et demie plus tard, un hitlérien parisien, Lucien Rebatet, écrira dans l'un des textes clés du collaborationnisme : « *Nous comprenons toujours mieux que, sans les Juifs, nous eussions fait entre nous, avec les moindres dégâts, cette révolution du socialisme autoritaire devenue nécessaire à notre siècle, et dont les vieux doctrinaires français, tels que Proudhon, s'honorent d'avoir été les précurseurs*³⁶. » Une thèse similaire sera également défendue en France par le fasciste Pierre Drieu la Rochelle³⁷ et il est bien connu que le juriste nazi Carl Schmitt tenait Proudhon en haute estime³⁸. De même, Wyndham Lewis³⁹, dans sa phase plus clairement fasciste, s'intéressera à Proudhon⁴⁰. Le Cercle Proudhon se présentait à la fois comme révolutionnaire et contre-révolutionnaire⁴¹, tout comme le

cohérente, ne se caractériserait que par son action terroriste et répressive et ne serait qu'un phénomène historique temporaire.

³⁰ Y. Guchet (1975), pp. 122-123, note 32 ; Y. Guchet (2001), pp. 98-99 ; Z. Sternhell (1978), pp. 390-391 ; E. Weber (1964), p. 132 ; E. Weber (1965), p. 74.

³¹ Pour plus de détails sur cette revue, on pourra lire l'article de Thomas Roman « *L'Indépendance*, une revue traditionaliste des années 1910 », *Mille neuf cent*, 2002/1, n° 20 (NdT).

³² Y. Guchet (2001), pp. 94-97.

³³ Y. Guchet (2001), pp. 99-102 ; D. Guérin (1969), tome II, pp. 161-162 ; Z. Sternhell (1978), pp. 372, 384, 391-392 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 87-88, 124-127 ; E. Weber (1964), pp. 131-132.

³⁴ Z. Sternhell et al. (1994), p. 124.

³⁵ Cf. son livre *Les Nouveaux Aspects du Socialisme*, dans E. Berth (1923), p. 85 et 110. L'auteur répète cette déclaration page 33.

³⁶ L. Rebatet (1942), p. 565. [V.O., NdT.]

³⁷ Cf. le passage cité dans P. Sérant (1959), p. 69.

³⁸ G. Lukács (1980), p. 653.

³⁹ Percy Wyndham Leis (1882-1957) : peintre britannique, auteur de romans, de nouvelles et d'essais politiques et philosophiques, farouchement opposé à la Révolution russe et à toute alliance avec l'URSS. Dans son livre *Hitler* (1930), il présenta l'auteur de *Mein Kampf* comme un « *homme de paix* » et son antisémitisme comme un simple « *leurre racial* » [NdT].

⁴⁰ A. Munton (2010), p. 80. Voir aussi Wyndham Lewis, p. 352.

⁴¹ Y. Guchet (2001), p. 101.

fascisme le fera quelques années plus tard. Réunissant une ou deux dizaines de personnes⁴², le Cercle fut principalement animé par Édouard Berth et Georges Valois.

Nous connaissons déjà le chemin de Berth. Pour sa part, parmi les personnalités de l'Action française, celui qui pouvait entretenir les relations les plus étroites, ou du moins les plus sincères, avec les milieux ouvriers était Georges Valois, ex-anarchiste qui avait été secrétaire de *L'Humanité Nouvelle*, responsabilité qui lui donna l'occasion de côtoyer Sorel pendant les dernières années du XIX^e siècle. Valois adhéra à l'Action française en 1906, et Victor Serge le décrivit quelque quatre ou cinq ans plus tard en train de dialoguer avec les jeunes anarchistes qui troublaient ses rassemblements et n'hésitant pas à discuter avec eux «*sa doctrine syndicaliste-monarchiste*» et à évoquer «*Nietzsche, Georges Sorel, le "mythe social", les corporations des communes du Moyen Âge, le sentiment national*⁴³». Mais le cadre de l'Action française se révéla trop étroit pour accueillir une si large digression entre «*mythe social*» et «*sentiment national*», et Valois rompra avec Maurras en octobre 1925 pour être, le mois suivant, l'un des premiers à créer hors d'Italie un mouvement mussolinien, dont le nom traduit à la lettre celui du modèle originel – le Faisceau. Vu l'ampleur du spectre caractéristique du véritable fascisme, le Faisceau commença par attirer les mécontents provenant des deux camps, aussi bien les personnes qui avaient rompu avec l'Action française que certains dissidents du Parti communiste. Mais cette convergence fut rapidement mise en échec dans la pratique, et l'organisation disparut au début de 1928 à cause de désaccords internes et du manque de soutien des bailleurs de fonds. Entre-temps, Valois avait déjà pris ses distances avec l'orientation proposée par le Duce. «*Soit nous nous trompons lourdement*, écrivit-il dans les premiers jours de 1928, *soit, sous la pression des forces financières étrangères, le fascisme italien évoluera dans une direction réactionnaire.*» Après être passé par toutes les étapes pouvant mener d'une certaine extrême gauche à la droite la plus extrême, Valois devint, surtout à partir de 1930, un critique féroce du régime italien et des autres types de fascisme. Il chercha ensuite à trouver une nouvelle place à gauche. Il échoua en créant l'éphémère Parti républicain syndicaliste, et les communistes refusèrent de l'accueillir. En effet, s'il applaudissait les plans quinquennaux, il critiquait également le stalinisme pour son incapacité à combiner l'élaboration de directives économiques avec le soutien aux actions des travailleurs de base. Valois ne pouvait pas non plus être attiré par l'aile modérée du socialisme, car elle semblait certainement sordide pour quelqu'un qui qualifiait le plan d'action élaboré par la Confédération générale du travail (CGT) en 1934 de «*plan ouvrier dans lequel la classe ouvrière ne joue aucun rôle*». Parrainé par Marceau Pivert, figure de proue de la tendance de gauche du socialisme français, Valois demanda son adhésion à la Section française de l'internationale ouvrière (la SFIO, soit le Parti socialiste français) en 1935, mais la direction du parti la refusa. A la même époque, le Comité de vigilance antifasciste rejeta également sa candidature. Après avoir tenté d'inverser son parcours, Valois resta suspendu dans les airs et il se trouvait dans cette situation lorsque les Allemands occupèrent la France. Arrêté par la police de Vichy, puis emprisonné par les nazis, il mourut dans un camp de concentration, comme d'autres partisans, ou anciens partisans, du fascisme populiste⁴⁴.

⁴² Selon Y. Guchet (2001), p. 99, note 80, le Cercle Proudhon fut créé par huit personnes et, lors de la cérémonie commémorant le premier anniversaire de sa fondation, étaient présentes, en plus de six des membres originels, quinze autres personnes.

⁴³ Ce passage de Victor Serge dans les *Mémoires d'un Révolutionnaire, 1905-1941*, est cité dans J. Rièrre et al. (dir., 2001), p. 526.

⁴⁴ Sur Georges Valois, voir surtout Y. Guchet (1975), p. 111 et suivantes et Yves Guchet (2001). Voir aussi : P. Ory (1976), p. 269 ; E. Santarelli (1981), tome I, p. 491, note 1 ; Z. Sternhell (1978), pp. 365, 384, 399 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 93-94, 96 ; E. Weber (1964), pp. 132-133. Yves Guchet affirmait dans son livre paru en 1975, p. 1134, note 70, que le Faisceau n'aurait pas compté sur la sympathie de Mussolini, mais il se montre plus prudent dans son ouvrage publié en 2001, p. 240, note 44. Dans ce second livre, il émet seulement l'hypothèse que l'organisation de Valois laissait le Duce sceptique ; de même, dans ce même ouvrage (2001, p. 242, note 50), après avoir rapporté que, selon diverses sources, le Faisceau aurait reçu des subventions

On peut comparer cette époque à un manège placé au milieu d'une galerie des glaces : chacun des personnages de cette histoire y occupa alternativement une position différente, et à tout moment, ils dévoilèrent la toile qui reliait les extrêmes. Alors que Valois passait de l'anarchisme à la droite monarchiste et radicale, Berth et Lagardelle évoluaient, au sein du socialisme, vers des positions de plus en plus à gauche. En 1909, quand Berth rejoignit l'Action française, et en 1911, lorsqu'il rencontra Valois à la fondation du Cercle Proudhon, Lagardelle rompit avec lui. Mais peu après, Lagardelle passa au socialisme réformiste et à la démocratie libérale, semblant s'accommoder des institutions de la Troisième République et se fondre en elles, tandis que Berth devenait communiste en 1920. Cinq ans plus tard, Berth rompit avec le Parti communiste et revint à un syndicalisme sorélien qui n'existait plus que dans la mémoire de quelques-uns de ses anciens partisans, précisément au moment où Valois inaugura le fascisme français, courant dans lequel il fut bientôt rejoint par Lagardelle. Mais à ce moment-là, Valois tourna rapidement le dos au fascisme et chercha dans le socialisme radical une opportunité qu'il ne trouva pas, parce qu'on la lui refusa, exactement pendant les mêmes années où Lagardelle occupait des positions importantes dans les milieux fascistes de son pays. Et lorsque Lagardelle rejoignit le gouvernement de Vichy, c'est dans les prisons de Pétain que Valois fut emprisonné, et la Gestapo l'envoya ensuite à Bergen-Belsen. L'un mourut pendant que l'autre atteignait la gloire – et quelle gloire ! Elle lui valut, pire que la mort, un emprisonnement ignominieux, enterrant enfin dans l'histoire le dernier des navigateurs de cette farce grotesque. Mais tant que le manège fonctionna, ses membres tournèrent ponctuellement entre les positions extrêmes. Une horlogerie aussi précise ne peut s'expliquer par l'esprit d'aventure des uns, l'extravagance politique des autres, ou l'inconstance de tous. Le schéma de ces parcours est on ne peut plus régulier, et révèle les liens qui unissent ces positions politiques dans les affrontements de l'époque.

Pour ceux qui, comme nous, voient l'histoire à l'envers, le bref épisode du Cercle Proudhon semble contenir la prémonition de désastres futurs. Mais dans l'histoire, les acteurs, ou les auteurs, ne sont pas conscients de l'intrigue à laquelle ils participent, ou qu'ils pensent écrire.

Références

- Édouard Berth (1923), *Les Derniers Aspects du socialisme, édition revue et augmentée des Nouveaux Aspects*, Marcel Rivière
- T. B. Bottomore (1967), *Élites et société*, Stock
- Yves Guchet (1965), «Georges Valois ou l'illusion fasciste», *Revue française de science politique*, XV
- Yves Guchet (2001), *Georges Valois. L'Action française, le Faisceau, la République syndicale*, L'Harmattan
- Daniel Guérin (1969), *Sur le fascisme*, vol. I : *La Peste brune*, vol. II : *Fascisme et Grand Capital*, François Maspero [Réédition Libertalia, 2014]
- Georges Guy-Grand (1911) *La philosophie syndicaliste*, Grasset
- Daniel Ligou (1962), *Histoire du socialisme en France (1871-1961)*, Presses universitaires de France
- Boris R. Lopukhov (1965), «Il problema del fascismo italiano negli scritti di autori sovietici», *Studi Storici*, VI, numéro 2
- Georg Lukacs (1980), *The Destruction of Reason*, The Merlin Press [*La destruction de la raison*, Delga, 2017]
- Adrian Lyttelton (1982), *La Conquista del potere. Il fascismo dal 1919 al 1929*, Laterza
- Charles S. Maier (1988), *La Refundación de la Europa burguesa. Estabilización en Francia, Alemania e Italia en la década posterior a la I Guerra Mundial*, Ministerio de Trabajo y Seguridad Social

italiennes, l'auteur doute de l'exactitude de ces informations, arguant que rien n'a été prouvé. Notons que G. Volpe (1941, p. 228) exprima son estime pour «*le groupe de Georges Valois*». Sa critique du régime de Mussolini est citée dans Y. Guchet (2001, p. 256) et celle sur le plan d'action de la CGT est mentionnée dans le même ouvrage, p. 9.

- Karl Mannheim (1986), *Conservatism. A Contribution to the Sociology of Knowledge*, Routledge & Kegan Paul
- Alan Munton (2010) «Wyndham Lewis and Spain : Anarchism, Cliché, Image», in *Wyndham Lewis (1882-1957)*, Fundación Juan March
- Pascal Ory (1976), *Les collaborateurs, 1940-1945*, Seuil
- Lucien Rebatet (1942), *Les Décombres*, Denoël.
- Jean Rièrre et Jil Silberstein (dir., 2001), *Victor Serge. Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques. 1908-1947*, Robert Laffont
- Enzo Santarelli (1981), *Storia del Fascismo*, 2 volumes, Riuniti.
- Paul Sérant (1959), *Le romantisme fasciste. Étude sur l'œuvre politique de quelques écrivains français*, Fasquelle
- Georges Sorel (1936), *Réflexions sur la violence* (8^e édition, y compris *Plaidoyer pour Lénine*), Marcel Rivière
- Georges Sorel (1947), *Les Illusions du progrès* (5^e édition), Marcel Rivière
- Zeev Sternhell (1978), *La droite révolutionnaire, 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Seuil
- Zeev Sternhell, Mario Sznajder et Maia Asheri (1994), *The Birth of Fascist Ideology. From Cultural Rebellion to Political Revolution*, Princeton University Press [*Naissance de l'idéologie fasciste*, Folio Histoire, 2010]
- Gioacchino Volpe (1941), *História do Movimento Fascista*, Edizioni di Novissima
- Eugen Weber (1964) *Varieties of Fascism. Doctrines of Revolution in the Twentieth Century*, D. van Nostrand
- Eugen Weber (1965), «France», dans Hans Rogger et Eugen Weber (dir.), *The European Right. A Historical profile*, University of California Press.
- Wyndham Lewis (1882-1957)*, Fundación Juan March, 2010.

* * * *

Cette série de cinq articles de João Bernardo a été publiée sur le site *Passa Palavra*. Comme l'indique l'auteur: «*Je présente ici une nouvelle version des pages 390-419 de mon livre Labirintos do fascismo. Na Encruzilhada da Ordem e da Revolta (Afrontamento, 2003). Il s'agit d'un texte inédit et l'analyse à laquelle je procède ici est plus détaillée et repose sur une bibliographie plus étendue que celle utilisée dans ce livre.*» Les textes ont été publiés séparément sous les titres suivants et sont disponibles sur ce site :

1. Corradini et les syndicalistes révolutionnaires
2. De l'autonomie des travailleurs au fascisme
3. De l'avant-gardisme à une théorie des élites
4. De l'apologie de l'élite à une théorie des héros
5. Mussolini, le fasciste le plus improbable